

Lettre de l'Archevêque Primat d'Irlande.
Mgr. Cullen, Archevêque d'Armagh et Primat d'Irlande, adresse à l'Unités la lettre suivante au sujet des calamités dont le fanatisme protestant accable en ce moment cette contrée malheureuse.

« Au milieu de tant de souffrances, une seule pensée peut nous procurer quelque consolation, c'est que la patience et la résignation de ces pauvres victimes de la faim les rendront dignes de peupler le ciel de saints ; une seule réflexion peut nous fortifier, c'est que ces émigrants sans nombre qui quittent nos rivages ou en sont infortunément chassés, sont destinés à lever l'étendard de la croix dans des contrées lointaines et à porter la lumière de l'Évangile à des nations assises dans les ombres de la mort.

« Les malheurs qui nous menacent près de nous sont de la nature la plus affligeante. On attaque notre foi de toutes les manières possibles. Des hommes pervers et égares, poussés par l'hostilité la plus envenimée contre la vérité, s'efforcent d'arracher de notre sol la foi catholique de nos ancêtres ; pour y substituer la détestable ivraie de l'hypocrisie et de l'infidélité.

« Ces émissaires de l'erreur et de la persécution, n'ayant entre eux aucuns principes fixes sont divisés en une foule de sectes disputantes et contradictoires ; n'ayant aucune doctrine commune, un seul sentiment les réunit, leur haine contre la sainte Église catholique, leur commun désir d'outrager, de couvrir d'ignominie la chaste épouse de Jésus-Christ.

« Il serait impossible de décrire les innombrables et basses manœuvres dont ces apôtres du mensonge se servent pour faire réussir leurs perfides desseins ; impossible aussi de calculer les sommes énormes qu'ils dépensent pour pervertir les âmes rachetées par le sang précieux de notre divin Sauveur. Leur but principal est de répandre dans toute l'étendue de notre patrie des écoles d'erreur pour que les jeunes imaginations des enfants y soient imbuës de doctrines anti-catholiques ; des écoles où on s'efforcera sans cesse d'exciter dans leurs tendres âmes des sentiments haineux contre le catholicisme, contre le clergé, et même contre la sainte mère de Dieu. Afin d'engager ces malheureux enfants à boire à cette fatale coupe, ils les séduisent par des promesses de vivres, de vêtements et d'argent. Il est aisé de voir combien de pauvres enfants, presque nus, affamés, peuvent difficilement résister à de semblables amorces. On doit vivement regretter que plusieurs des écoles entretenues aux frais du Trésor public soient, elles aussi, dirigées dans de pareils principes, et que les enfants, les orphelins de marins ou soldats catholiques qui viennent le long pour la gloire ou les intérêts de l'Angleterre, soient obligés d'apprendre des catéchismes et des bibliques protestantes, pour être ainsi amenés à renier la foi de leurs pères.

« Je n'ai pas besoin de vous faire observer, à vous, Monsieur, qui connaissez si bien notre position, que la presse quotidienne est le plus puissant instrument du prosélytisme de nos ennemis, et qu'ils s'en servent avec une adresse, une activité incroyables. Nous avons, il est vrai, pour nous défendre, quelques journalistes catholiques très capables ; quelques écrivains protestants nous traitent même avec une généreuse impartialité ; mais lorsque nous les comparons à ces innombrables combattants rangés en bataille contre nous, il semble qu'on doive les compter presque pour rien.

« Afin d'aider la presse quotidienne dans

ses manœuvres contre nous, les sociétés du prosélytisme anglican publient régulièrement des pamphlets, des écrits sans nombre, tous remplis de grossières insultes et de hideuses calomnies contre notre religion, répandant ces publications criminelles dans les cabanes et les mansardes des pauvres, les semant sur les chemins, et même les expédiant à grands frais dans tous les coins du pays.

« Si plusieurs membres de l'Église anglicane se plaisent à jouir en paix des amplexes revenus de leur facile charge, sans faire violence aux consciences de leurs pauvres voisins catholiques, il est trop vrai cependant que beaucoup d'autres sont sans cesse occupés à déverser du haut de leurs chaires, des torrents d'injures et d'invectives contre le catholicisme, et qu'ils sont prêts à donner la main à tous les sectaires ou mécréants, quels qu'ils soient, pourvu que ceux-ci s'attaquent à eux dans leur guerre acharnée contre l'ancienne foi de la chrétienté. Et, chose étrange ! une taxe énorme est levée sur les populations catholiques de l'Irlande pour le soutien d'hommes employés à de telles œuvres.

« D'ordinaire de nouveaux anxieux, tels que des colporteurs de Bibles, des prédicateurs de rue, se sont joints à nos nombreux ennemis. Ce sont en général des hommes de basse classe, ignorants, sans éducation, sans connaissance de la vérité, et dont souvent les antécédents ne sont guère édifiants. C'est sans doute pour cela qu'on les a jugés aptes à poursuivre cette guerre sans exemple de calomnies et d'outrages. On leur paie deux ou trois livres sterling par mois. Ces singuliers recruteurs du mensonge épient le pauvre à son passage sur la voie publique, ils s'introduisent furtivement dans sa cabane, pour injecter son esprit de leur doctrine empestée. L'argent ! l'argent ! voilà leur grand argument. Dès qu'ils aperçoivent un homme montrant de l'humilité, un enfant accablé de misère, ils s'empressent de leur crier :

« Venez ! venez voir nous ! Renoncez à votre foi, abandonnez vos pratiques de dévotion envers la sainte vierge Marie, et nous soulagerons vos besoins. » Si le pauvre demeure ferme dans sa foi, on lui refuse tout espèce d'assistance. Lorsque nous considérons la conduite de ces hommes, nous ne pouvons nous empêcher de nous rappeler les paroles adressées à notre divin Sauveur par le tentateur : « Si tu te jettes à mes pieds pour m'adorer, je te donnerai tous les royaumes de la terre. »

« Ce qui aggrave la force et la consistance des hostilités dirigées contre nous, c'est que nous avons en Irlande le système le plus complet d'éducation protestante, commençant avec les écoles paroissiales et se terminant à la grande Université de Dublin, boulevard de l'anglicanisme en ce pays. Ces institutions sont entièrement sous le contrôle du clergé protestant et profondément imbuës de son esprit. Il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'elles possèdent de riches propriétés, dont la plupart appartenait jadis à l'Église catholique.

« On nous avait dit : « Le Gouvernement vous donnera des collèges où vos doctrines religieuses seront respectées. On nous a, en effet, donné ces collèges ; mais vous savez que, jugés d'ingrats à la foi et aux mœurs des fidèles, ils ont été reprochés par un Synode de tous les Evêques d'Irlande réunis à Thurles. Pour vous donner une idée de l'esprit dans lequel ces collèges sont dirigés, il me suffit de vous dire que, dans le collège établi à Belfast, sur vingt-deux professeurs et maîtres, il n'y en a qu'un de catho-

liques, et que ceux huguenots français, des presbytériens écossais et d'autres sectaires y ont été amenés pour former et diriger les jeunes esprits des enfants catholiques d'Irlande. Ces renseignements précis vous feront comprendre la grandeur de nos embarras et le besoin que nous avons d'un grand appui pour soutenir ce combat acharné contre notre foi. Les catholiques de ce pays ont fait de prodigieux efforts dans le dernier quart de l'autre siècle pour parvenir à l'éducation religieuse de notre peuple. Nous avons aussi reçu une libérale assistance du ministère dirigé par l'illustre sir Robert Peel, quoique astreintement cela ne pût être comparé avec ce qui nous a été enlevé par le pillage et la confiscation. Au milieu de notre détresse, nous avons fait néanmoins de grands efforts pour fonder une université catholique. Le docteur Newman, dont la réputation est universelle, en a accepté la présidence. J'espère que, sous la protection de Dieu et de la sainte Vierge, et avec l'assistance de tous les catholiques du monde, nous assurerons le succès de cet établissement, qui sera comme une forteresse érigée contre les ennemis de notre religion dans tous les pays où se parle la langue anglaise.

« Avant de terminer, permettez-moi de me réjouir avec vous de l'heureuse perspective d'un avenir tranquille qui commence à s'ouvrir sur votre grande et généreuse nation. Tous les peuples catholiques doivent applaudir en voyant la France redevenir forte, unie et très chrétienne, comme jadis. Son ardeur à propager la foi, son zèle à exercer la charité et surtout son dévouement à la cause du Saint-Siège, dont elle a donné récemment à l'univers le plus éclatant exemple, lui vaudront assurément les bénédictions abondantes des cieux.

« Puisse le Dieu qui a commencé ce bel ouvrage le couronner de succès ; puisse l'apôtre de l'Irlande, le fondateur de ce siège primate, qui, lui aussi, était originaire de votre beau pays, obtenir, par sa puissante intercession, une ample récompense pour tous vos compatriotes, toujours si empressés à contribuer à la conservation de la foi dans ce pays envahi par ses labours apostoliques.

« Croyez-moi votre humble et très reconnaissant serviteur.

« PAUL CULLEN,
Archevêque, primate de toute l'Irlande. »

Relation particulière sur les troubles insurrectionnels de la Drôme.

Voici une lettre écrite par un ecclésiastique resté quelques heures au pouvoir des insurgés de la Drôme (France) :

« Valence, le 16 déc. 1851.

Mon cher ami,

« J'étais à Grane, où j'avais commencé le Jubilé depuis huit jours. Le samedi, 6 décembre, à trois heures après midi, on sonna le tocsin. Nous avions été avertis un peu auparavant ; mais nous pensions que ce serait peut-être encore une fausse alerte, et nous ignorions ce qui devait arriver. Nous étions réunis au presbytère, M. le curé de Grane, son vicaire, M. le curé de Montléger et moi. Au premier son d'alarme, nous nous mettons à genoux, nous récitons le *Veni Creator* et le *Memento*. A peine avions-nous achevé cette prière, que tous les hommes de condition dans la rue, portant toutes sortes d'armes, des fourches, des faux, des sabres, des fusils, des bro-

ches, des haches. Le presbytère est envahi par plusieurs hommes, qui viennent, disaient-ils, chercher les armes qui étaient à la cure.

« Toutes les portes sont ouvertes ; nous leur montrons notre Bréviaire et le Crucifix, en disant que ce sont là nos armes ; le prêtre n'en a pas d'autres. Quand ils voient qu'ils ne trouvent pas ce qu'ils cherchent, ils se retirent. Nous les accompagnons jusqu'au bas de l'escalier, en leur faisant entendre vainement le langage de la raison. Alors arrive un des chefs. Il nous ordonne impérieusement de monter sur la place. Nous réclamons inutilement contre un ordre pareil ; il fallut marcher ; il ne me fut pas même permis de rentrer pour prendre mon chapeau ; on me le jeta. En quittant la cure, les meneurs allèrent dans les maisons de tous ceux qu'ils appelaient blancs, les en arrachèrent avec violence et les firent marcher avec nous, desusés. Bientôt nous arrivâmes sur la place, qui était le lieu de la réunion. Sur notre passage, bien loin de rencontrer des témoignages de sympathie, nous vîmes des femmes même manifester une joie cruelle en disant que c'était bien fait.

« Nous ignorions ce qu'on voulait de nous ; nous le demandâmes vainement, on ne répondait pas. Le tocsin sonna tout le temps que nous restâmes sur place, environ une demi-heure. Quand tous les hommes sont réunis, on part pour aller prendre ceux de Chabrilant. Les tambours battent ; on marche sur deux rangs. Nous étions à la tête de la colonne et gardés à vue. Il ne nous était pas permis de quitter cette place et de dépasser une certaine limite. En arrivant à Chabrilant, on court sonner le tocsin. Ceux de cette commune arrivent promptement, forçant aussi le curé à marcher devant eux. Nous voilà en route pour Crest. Le nombre des insurgés devait être alors de 4 ou 500. En quittant Chabrilant, on oblige le courrier des dépêches à rétrograder. On fait monter dans un cabriolet M. le curé de Grane et de Montléger et un valet. Nous arrivâmes enfin aux portes de Crest à sept heures du soir. La distance n'est que de deux heures ; mais on nous faisait souvent arrêter en route. Les chefs concertaient entre eux les moyens d'attaque. Ensuite ils attendaient les ordres des frères et amis de Crest, et n'en recevant pas, ils étaient un peu déconcertés.

« Pendant la marche, les plus exaltés nous firent entendre des chants et des propos horriblement sanguinaires. J'avais fait demander que M. le curé de Grane restât dans sa paroisse, à cause de son âge, de ses infirmités, de la solennité du dimanche, des malades, etc. On répondit à toutes mes raisons que « s'il y avait des malades, ils guériraient ou ils mourraient... qu'on n'avait plus besoin de prêtres... que notre tour était arrivé... que c'était notre dernière procession... » Un grand nombre cependant avaient des figures d'honnêtes gens ; ils ne savaient ni où ils allaient ni pourquoi ils marchaient. On était allé les prendre dans leur maison ou à leur travail, en leur faisant les plus terribles menaces s'ils refusaient de venir. Mais les chefs avaient des visages d'assassins ; il faudrait aller dans les bagnes pour en trouver de semblables.

« Quand nous fûmes près du pont de Crest, on se plaça sur deux lignes de chaque côté de la route. Tous les autres prêtres et les autres hommes désarmés étaient à la tête de la colonne ; mais j'étais assis depuis quelques instants sur le siège de la voiture du courrier, un peu derrière mes confrères et au milieu des rangs. Le pont était gardé par les mili-

taires, qui aperçurent au clair de la lune les prêtres à la tête des insurgés. Ils ont déclaré ensuite que la présence de ces ecclésiastiques les avait beaucoup gênés. Le jeune officier qui les commandait eut pour ces innocents victimes une attention qui l'honore infiniment, et fut d'ordonner à ses soldats de diriger leurs coups de manière à ne pas les atteindre. On somma la troupe insurrectionnelle de se retirer.

« Je descendis de la voiture ; je n'avais pas encore mis pied à terre que la troisième sommation était faite et que les soldats faisaient feu. Il y eut alors, à de bien courts intervalles, trois décharges en feu de peloton. Aussitôt tous ces hommes, si déterminés quelques instants auparavant, prennent la fuite ; en suivant, ils s'embarassèrent avec leurs armes de toute espèce et tombaient dans le chemin ; quelquefois ils étaient deux ou trois les uns sur les autres. J'étais au milieu de cette bagarre ; les fusils des insurgés partaient sous mes pieds ou à mes côtés ; je ne puis comprendre comment je n'ai pas été atteint, car deux hommes venaient de tomber dans l'endroit où je me trouvais, et le conducteur de la voiture recevait une balle dans le bras.

« Vous me demandez maintenant quel était le sort de mes confrères. Ils avaient essayé comme moi la première fusillade ; à la seconde, ils étaient protégés par un mur. Ils descendirent ensuite dans un canal qui était à sec, se cachèrent sous un pont qui est sur le canal, et, suivant cet espèce de souterrain, ils arrivèrent dans une tannerie, dont le maître les accueillit très bien et leur accorda une généreuse hospitalité.

« Les soldats poursuivirent encore pendant quelque temps les insurgés ; ce fut alors, m'a-t-on dit, qu'un acte d'humanité fit trouver la mort à un brave maître-chal-des-logis. Ayant aperçu un de ces misérables qui se cachait, il courut sur lui et le somma de se rendre ; le fugitif demanda grâce, et, lorsque le soldat ne se tint plus sur ses gardes, ce scélérat lui tira son coup de fusil dans la poitrine et l'assassina lâchement. Voilà les hommes entre les mains desquels nous avons été prisonniers pendant quatre heures !

« Je vous ai dit qu'au premier coup de feu j'avais pris la fuite avec les autres. Depuis ce moment, je n'ai cessé de fuir le long de la Drôme ; je craignais d'être pris par un des chefs, d'être assassiné ou d'être ramené sur le théâtre de la lutte, car, au moment de la débâcle, un d'entre eux s'était écrié en parlant de nous : « Ne les laissez pas sauver. » Deux fois je descendis la digue pour traverser la rivière ; mais après une course violente, je craignais d'y trouver le germe d'une maladie mortelle.

« Je cherchai une grange pour m'y réfugier ou pour y prendre une monture qui m'aurait porté sur l'autre bord ; mais partout c'était le silence de tombeaux. Voyant enfin que tout espoir s'évanouissait, et que je n'étais pas en sûreté, je traversai la Drôme, après avoir erré dans les champs environ deux heures. Il était neuf heures du soir. Le froid était rigoureux et commençait à me saisir ; je me mis à courir pour me réchauffer ; mes bas mouillés, que j'avais quittés après avoir passé l'eau, étaient gelés et roides dans mes mains. J'apercevais de loin les feux que faisaient les insurgés, campés derrière la tour. Je crus alors n'avoir échappé à un danger que pour tomber dans un autre. Dans cette perplexité, j'étais pendant quelque temps à l'aventure ; je ne voulais pas passer la nuit sous la voûte du ciel ; je cherchai un abri ; mais la terreur qui ré-

« Vous me demandez maintenant quel était le sort de mes confrères. Ils avaient essayé comme moi la première fusillade ; à la seconde, ils étaient protégés par un mur. Ils descendirent ensuite dans un canal qui était à sec, se cachèrent sous un pont qui est sur le canal, et, suivant cet espèce de souterrain, ils arrivèrent dans une tannerie, dont le maître les accueillit très bien et leur accorda une généreuse hospitalité.

« Les soldats poursuivirent encore pendant quelque temps les insurgés ; ce fut alors, m'a-t-on dit, qu'un acte d'humanité fit trouver la mort à un brave maître-chal-des-logis. Ayant aperçu un de ces misérables qui se cachait, il courut sur lui et le somma de se rendre ; le fugitif demanda grâce, et, lorsque le soldat ne se tint plus sur ses gardes, ce scélérat lui tira son coup de fusil dans la poitrine et l'assassina lâchement. Voilà les hommes entre les mains desquels nous avons été prisonniers pendant quatre heures !

« Je vous ai dit qu'au premier coup de feu j'avais pris la fuite avec les autres. Depuis ce moment, je n'ai cessé de fuir le long de la Drôme ; je craignais d'être pris par un des chefs, d'être assassiné ou d'être ramené sur le théâtre de la lutte, car, au moment de la débâcle, un d'entre eux s'était écrié en parlant de nous : « Ne les laissez pas sauver. » Deux fois je descendis la digue pour traverser la rivière ; mais après une course violente, je craignais d'y trouver le germe d'une maladie mortelle.

« Je cherchai une grange pour m'y réfugier ou pour y prendre une monture qui m'aurait porté sur l'autre bord ; mais partout c'était le silence de tombeaux. Voyant enfin que tout espoir s'évanouissait, et que je n'étais pas en sûreté, je traversai la Drôme, après avoir erré dans les champs environ deux heures. Il était neuf heures du soir. Le froid était rigoureux et commençait à me saisir ; je me mis à courir pour me réchauffer ; mes bas mouillés, que j'avais quittés après avoir passé l'eau, étaient gelés et roides dans mes mains. J'apercevais de loin les feux que faisaient les insurgés, campés derrière la tour. Je crus alors n'avoir échappé à un danger que pour tomber dans un autre. Dans cette perplexité, j'étais pendant quelque temps à l'aventure ; je ne voulais pas passer la nuit sous la voûte du ciel ; je cherchai un abri ; mais la terreur qui ré-

« Vous me demandez maintenant quel était le sort de mes confrères. Ils avaient essayé comme moi la première fusillade ; à la seconde, ils étaient protégés par un mur. Ils descendirent ensuite dans un canal qui était à sec, se cachèrent sous un pont qui est sur le canal, et, suivant cet espèce de souterrain, ils arrivèrent dans une tannerie, dont le maître les accueillit très bien et leur accorda une généreuse hospitalité.

« Les soldats poursuivirent encore pendant quelque temps les insurgés ; ce fut alors, m'a-t-on dit, qu'un acte d'humanité fit trouver la mort à un brave maître-chal-des-logis. Ayant aperçu un de ces misérables qui se cachait, il courut sur lui et le somma de se rendre ; le fugitif demanda grâce, et, lorsque le soldat ne se tint plus sur ses gardes, ce scélérat lui tira son coup de fusil dans la poitrine et l'assassina lâchement. Voilà les hommes entre les mains desquels nous avons été prisonniers pendant quatre heures !

« Je vous ai dit qu'au premier coup de feu j'avais pris la fuite avec les autres. Depuis ce moment, je n'ai cessé de fuir le long de la Drôme ; je craignais d'être pris par un des chefs, d'être assassiné ou d'être ramené sur le théâtre de la lutte, car, au moment de la débâcle, un d'entre eux s'était écrié en parlant de nous : « Ne les laissez pas sauver. » Deux fois je descendis la digue pour traverser la rivière ; mais après une course violente, je craignais d'y trouver le germe d'une maladie mortelle.

« Je cherchai une grange pour m'y réfugier ou pour y prendre une monture qui m'aurait porté sur l'autre bord ; mais partout c'était le silence de tombeaux. Voyant enfin que tout espoir s'évanouissait, et que je n'étais pas en sûreté, je traversai la Drôme, après avoir erré dans les champs environ deux heures. Il était neuf heures du soir. Le froid était rigoureux et commençait à me saisir ; je me mis à courir pour me réchauffer ; mes bas mouillés, que j'avais quittés après avoir passé l'eau, étaient gelés et roides dans mes mains. J'apercevais de loin les feux que faisaient les insurgés, campés derrière la tour. Je crus alors n'avoir échappé à un danger que pour tomber dans un autre. Dans cette perplexité, j'étais pendant quelque temps à l'aventure ; je ne voulais pas passer la nuit sous la voûte du ciel ; je cherchai un abri ; mais la terreur qui ré-

« Voir la 4ème Page

LE MONTAGNARD
OU LES
DEUX REPUBLIQUES.
1793—1848.
(Seconde partie—1848.)
La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.
C. D. V.
CHAPITRE SIXIÈME.
(Suite.)
—Le baron Draland, le comte Martel, murmura soudainement LaVrillière en tordant dans ses mains les rênes de son cheval ; hier ils furent accourus au-devant de moi ; aujourd'hui, aussitôt qu'ils m'aperçoivent, ils me fuient... Hommes implacables ! hommes implacables !
Et, d'un mouvement furieux, il enfonce ses deux épéons dans les flancs de son cheval qui partit au grand galop.
LaVrillière les jeunes blanches comme celles d'un mont, regardait les arbres de la route, et eût remercié le ciel, si son cheval en passant lui eût brisé le crâne contre l'un d'eux.

Si son cœur déchiré, et non la torture de son orgueil humilié eût gémi en lui, cet homme eût été digne de toutes les compassions et de toutes les pitiés, mais c'était le sang de sa vanité soufletée qui s'était retiré de son visage.
La nuit venue, il rentra chez lui ; sa figure était effrayante ; le tumulte de ses pensées et de sa colère avaient bouleversé ses traits. Il se laissa tomber sur un fauteuil en serrant dans ses mains son front prêt à se briser.
—Oh ! je me vengerai !... je me vengerai ! dit-il tout à coup d'une voix fiévreuse en se levant brusquement. Vous m'avez répondu... sauté aux pieds... Courage !... courage !... réveille en moi le sang des révolutionnaires. Eh bien ! tout est fini ! lutte entre nous. Lutte éternelle ! Vous m'avez donné la honte et l'humiliation, je vous rendrai en échange la ruine et la mort... Société ! société, je te maudis !... Je voudrais te tenir tout entière dans mes mains, pour te briser d'un seul coup !
Parlant ainsi, il marchait à grands pas dans sa chambre, son front s'était relevé plein d'orgueil ; le fiel de son cœur ruisselait sur ses joues. C'était l'expression vivante de satan au regard cynique, au rire venimeux.
—Oui, reprit-il, en frappant dans ses mains avec une joie convulsive, DeLeufroy a raison, le piédestal de cette statue d'argile n'est pas si fortement scellé dans le sol que l'on ne puisse le renverser.
—Venez à moi !... conspirateurs d'instinct et de métier, j'ai de l'or à jeter à pleines mains !

venez à moi, j'ai de la haine ! que m'importent les moyens pour arriver au but ! Je ramasserai la lie des carrefours... j'empoisonnerai le travail honnête de l'ouvrier... je creuserai cette boue infecte que toute population traîne après elle, et j'y trouverai une armée d'émeutiers prêts à ne laisser sur son passage que du sang et des ruines... A moi !... à moi !... je suis le génie de la destruction !
Et il retomba épuisé par l'excès de sa propre fureur.
La nuit qui suivit fut sans sommeil, il la passa tout entière dans le dédale de ses projets insensés.
Quand le jour vint, son front plus calme, en apparence du moins, avait l'empreinte d'une résolution formellement arrêtée. Il ne restait plus d'hésitation dans son esprit, le dernier souflet était tombé sur la joue de son orgueil, sa dernière espérance était brisée, et avec elle la dernière dignité de ce caractère ambitieux et jaloux, il avait tout essayé, tout tenté, tout voulu, tout demandé, il avait frappé sur toutes les cordes de l'ambition humaine ; il avait approché sa levre ardente de toutes les sources et chacune s'était tarie à son approche.
Le dernier mot était dit entre lui et cette société vers laquelle ses desirs ardents s'élevaient tendus sans pouvoir y atteindre. Maintenant il ne voulait plus rien que bouleverser et ruiner, il se relevait dans son humiliation et sa haine. Il lui fallait surtout du bruit, de l'agitation, du dévouement, pour échapper à ses pensées.

Huit heures venaient à peine de sonner, et son cabriolet attelé attendait au bas de l'escalier.
Il prit son portefeuille qu'il bourra de billets de banque, et sortit de sa chambre.
Il se jeta brusquement dans son cabriolet, saisit les rênes avec une vivacité fébrile, et, sans se rappeler que le cheval attelé était vu et fringant, il lui lança un vigoureux coup de fouet.
L'animal, peu habitué à de semblables façons d'agir, fit un bond et partit au galop.
A l'entrée du marché des Innocents il se trouva en face d'un groupe nombreux. Deux hommes se battaient ; au milieu d'eux une femme hurlait et arrachait indifféremment les cheveux de l'un ou de l'autre des deux combattants.
Le cheval était lancé ; LaVrillière n'eût que le temps de se cramponner aux rênes d'un mouvement si brusque, que le cheval se dressant sur ses jarrets, battit l'air de ses pieds de devant et fit à demi pivoter le cabriolet, dont les roues renversèrent une échoppe et brisèrent plusieurs étalages ; fruits, vaillies, légumes, roulèrent pêle-mêle sur le pavé.
Alors ce fut un tumulte de cris et un désordre effrayant.
L'espace était plus large ; hommes, femmes et enfants se pressaient avec effroi les uns sur les autres, tandis que le cheval, dont les jambes étaient embarrassées, bondissait et faisait jaillir autour de lui d'éclatantes étincelles.

Gare !... gare !... cria LaVrillière debout dans son cabriolet, et qui sentait son cheval prêt à lui échapper.
Chacun s'était jeté de côté.
La terreur avait été le premier sentiment de cette foule ; après la terreur vint la colère, et, comme toujours, en tous lieux, se glissent des hommes à venir, instinctivement haineux, qui ont à la bouche injures et vociférations toutes prêtes, les cris et les menaces s'élevèrent, semblables à l'orage qui gronde avant d'éclater, et une sorte de garçon bon-hier se lança insolent à la tête du cheval, et saisit d'un de ses bras nerveux la bride à la hauteur du mors.
Pour les masses surtout, cette vérité est incontestable : « Il n'y a que le premier pas qui coûte. » Les masses, corps multiple, sans énergie et sans résolution, obéissent au premier élan qu'on lui donne, faisant avec la même joie et la même ingratitude des héros ou des victimes.
Aussi déjà vingt personnes entouraient la voiture se pendant, les uns après les autres, les autres après les ressorts du cabriolet, tandis que des gamins se hissaient sur les marche-pieds, tous hurlant des injures et montrant les poings.
LaVrillière n'était pas du peuple par ses allures, ses goûts et ses habitudes, mais il en était encore par sa nature robuste, son force vigoureuse et ses bras d'acier. Tout son sang déjà agité par une sourde colère, remonta à son visage et d'un bond il descendit de son cabriolet. Déjà il en avait saisi quelques-uns